

Tangence

Postmodernité / Yves Boisvert, Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps, Montréal, Liber, 1998, 193 p.

Thérèse de Tournai

Le postmoderne acadien
Numéro 58, octobre 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/025985ar

DOI : [10.7202/025985ar](https://doi.org/10.7202/025985ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN 0226-9554 (imprimé)
1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Tournai, T. (1998). Postmodernité / Yves Boisvert, Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps, Montréal, Liber, 1998, 193 p.. *Tangence*, (58), 109–110. doi:10.7202/025985ar

Tous droits réservés © Tangence, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Postmodernité

Yves Boisvert, *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps*, Montréal, Liber, 1998, 193 p.

[...] rarement notion aura connu une telle fortune discursive ni couvert un si large spectre de phénomènes divergents sans qu'on dispose pour autant de repères stables pour la définir

Frances Fortier

Notion galvaudée, s'il en est une, la postmodernité est tour à tour considérée comme une « mode intellectuelle », un « éclatement théorique », une « catégorie interprétative »... Le mot est « polysémique et polémique » (Denis Jeffrey, *éducation*, p. 138), il est de toutes les couleurs. Cependant, même si elle ne fait pas encore consensus, la postmodernité gagne en crédibilité. Les grandes orientations observées dans les sociétés contemporaines font état de « malaises » qui témoignent d'une époque en transformation, sinon en mutation : éclatement, métissage, diversité, pluralisme, déconstruction, particularisme, érosion des valeurs, différence, ère du vide, relativisme, éclectisme, ouverture, impureté, individualisme, tolérance, etc.

Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps est un collectif qui, sous la direction du politologue Yves Boisvert, réunit des récits intellectuels de spécialistes de neuf disciplines (sociologie, littérature, philosophie, sciences religieuses, administration publique et droit, éducation, géographie et science politique). Interdisciplinaire, l'ouvrage s'adresse à tous, pour peu que l'on s'intéresse à ce qui se passe aujourd'hui sur le plan « mondial » et a des conséquences sur le plan « individuel ».

Les articles sont rédigés sur un modèle relativement semblable, certains plus théoriques que d'autres, mais toujours accessibles. Chacun des auteurs raconte comment il en est arrivé aux notions de postmodernité et de postmodernisme et en précise

l'utilité dans son domaine, son champ d'application. Il s'agit donc de pistes de recherches possibles et de réflexions plutôt que d'un « traité définitif sur la question » (Guy Ménard, p. 99).

La plupart d'entre eux s'entendent pour mettre en évidence et exploiter nombre de tendances paradoxales de notre société. Ces tendances opposées se matérialisent, d'une manière générale, dans la position d'un « sujet moderne » et d'un « sujet postmoderne ». Le premier, depuis le Cogito et tout au long de la « modernité », tend vers l'universalisme, la connaissance objective et le savoir, vers les grands systèmes et les grandes idéologies et, depuis peu, vers la standardisation et la mondialisation, etc. Le second tendrait, lui, vers la souveraineté de l'individu, le vernaculaire, le localisme, la connaissance de soi-même, etc. La fin de siècle et la fin de millénaire, auxquelles les valeurs de notre époque se trouvent confrontées, seraient donc le lieu où les identités se multiplient et où le « sujet moderne », ou universel, se « fragiliserait » en se fractionnant. Jeffrey traduit ces états de faits en précisant que la réflexion qu'il poursuit « désire montrer les limites des projets d'une modernité qui se sent mal à l'aise avec la fragilité humaine » (p. 147). Il ajoute que « la philosophie morale, avec sa prétention de présenter aux hommes et aux sociétés ce qu'ils devraient être, a trop longtemps obnubilé la question de savoir ce que sont les hommes et les sociétés dans leur quotidien » (p. 153).

Chez d'autres auteurs, dans une perspective à peine différente, il est possible de voir dans la postmodernité non seulement « un effet du discours qui la nomme [ce qui] permet d'appréhender ses multiples facettes comme autant de régularités qui la déterminent » (Frances Fortier, littérature, p. 44), mais aussi, de voir « revenir, légèrement modifié, ce que l'on avait cru dépassé [...] il ne s'agit pas là d'un « éternel retour » du même, mais [...] d'une croissance prenant la forme de la spirale. Pour le dire plus nettement encore, si une définition, provisoire, de la postmodernité devait être donnée, ce pourrait être « la synergie de phénomènes archaïques et du développement technologique » » (Michel Maffesoli, sociologie, p. 15).

Thérèse de Tournai